

ÉCONOMIE POLITIQUE
DU MOYEN AGE

TOME SECOND

ÉCONOMIE POLITIQUE

DU MOYEN AGE

PAR

M. LE CHEV. LOUIS CIBRARIO

SÉNATEUR

ANCIEN MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE S. M. SARDE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE TURIN, DE L'INSTITUT DE FRANCE

ET DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES DE VIENNE

Traduite de l'italien sur la 4^e édition

PAR M. BARNEAUD, AVOCAT

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

Par M. WOŁOWSKI

Membre de l'Institut.

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE DE GUILLAUMIN ET C^{ie}

Éditeurs du JOURNAL DES ÉCONOMISTES, de la COLLECTION DES PRINCIPAUX ÉCONOMISTES, du DICTIONNAIRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE, du DICTIONNAIRE UNIVERSEL DU COMMERCE ET DE LA NAVIGATION, etc.

RUE RICHELIEU, 14

1859



99-31-10319

ÉCONOMIE POLITIQUE

DU MOYEN AGE

CHAPITRE VI.

DES LETTRES ET DES SCIENCES.

Aux gracieuses fictions des mythes grecs, le moyen âge substitua une mythologie d'une nature bien différente. Les personnifications des vices et des vertus, des attributs des êtres organiques et inorganiques avaient été si gracieusement dépeintes par l'imagination des Grecs que, depuis les cavernes des Cyclopes, jusqu'aux monstres affreux qui suivaient à travers les abîmes de l'Océan le char d'Amphitrite, tout était plein de charme et de grâce.

Au moyen âge, au contraire, dans les tableaux mythologiques on ne voit que couleurs sombres, que figures épouvantables. Ils sont l'œuvre de la terreur. C'est elle qui peupla de génies malfaisants, d'esprits persécuteurs, de sylphes, de lutins, de fées, de nains, de géants, de monstres, les forêts et les montagnes, les glaciers éternels du pôle, les eaux profondes du Danube et du Rhin, les sources limpides, les landes stériles, les sables et les rochers de la mer, les vallées ombreuses et fertiles. Ces sombres inventions avaient moins d'empire dans les pays sur lesquels le soleil verse plus libéralement ses torrents de lumière, comme l'Italie, la Provence et l'Espagne; mais ces tristes contrées du Nord sur lesquelles s'étend un ciel

voilé de brumes perpétuelles ; où de temps en temps les rayons du soleil ne paraissent que pour éclairer sans vivifier ; où la terre inféconde s'étend en plaines désertes, est imbibée par des eaux stagnantes, se couvre de sombres forêts, ou repose sur des rochers nus, contre lesquels se brisent les flots d'une mer orageuse et sans limites ; ces tristes contrées étaient faites pour enfanter les visions les plus terribles, et la nuit venue, il fallait être courageux pour se risquer hors de sa demeure, car la terre était alors livrée aux esprits malfaisants. Au milieu des montagnes il y avait à craindre la masse d'acier des génies qui gardaient des trésors cachés ; près des fontaines les lavandières nocturnes changeaient en loup le curieux qui les aurait regardées ; sur le bord des fleuves, des nymphes aux yeux d'azur, aux noires chevelures, fascinaient avec leur regard le mortel qui s'approchait d'elles, et l'entraînant dans une danse rapide, elles ne le laissaient que lorsqu'il était mort. Ce serait un long travail que de vouloir seulement rapporter les mille superstitions de la Bretagne, lesquelles rendaient plus sombre encore l'aspect triste de ces habitants et de ce pays. Et en nous avançant encore dans le nord, nous trouverions toujours plus multipliés et plus terribles les êtres du monde idéal. Nous en trouvons d'éclatants témoignages dans les chants des Scaldes, dans les Sagas, et mieux encore dans l'Edda, où Saemund Sigfusson et Arc Frode réunirent, au XI^e siècle, les fables brillantes et terribles de la mythologie scandinave, les faits merveilleux d'Odin, chef de la race des Ases, les histoires géogoniques des géants Imer et Mundilfarc, les prodiges de l'immense chêne mytérieux Ygdrassil ; les plaisirs du guerrier Éliso du Nord, le Walhalla, et les tourments de l'enfer (*niflheim*), où ces hommes qui ne connaissaient d'autre gloire que celle des armes, reléguaient tous ceux qui mouraient de mort naturelle. Dans ces mythes, on trouve certainement des vestiges des traditions grecques et surtout indiennes sur la création du monde ; mais pour la plus grande partie ils ont été enfantés par les idées de terreur que font naître dans ces contrées le sévère aspect des lieux, les grandes scènes et les terribles catastrophes de la nature ¹. Chez les Slaves, selon Karamsin, l'idée dominante des superstitions était aussi la peur ; pour eux aussi le monde invisible était plein de génies

¹ Nyerup, *Dictionnaire de la Mythologie scandinave*. — Munter, *Aperçu de la religion des peuples du Nord avant les temps d'Odin*. — *Revue germanique*, tom. IV, p. 111.

malfaissants et chaque nuit cachait une foule de terribles aventures.

Après cette mythologie qui peuplait chaque élément d'esprits tombés du ciel, quelquefois amis, mais le plus souvent ennemis de l'homme, et qui servait de thème aux légendes et aux chansons populaires, il y avait une autre source beaucoup plus riche de récits romanesques dans l'histoire demi-fabuleuse et héroïque.

Les principales épopées du moyen âge eurent pour fondement :

1^o Les traditions plutôt légendaires qu'historiques de la guerre de Troie, racontées par Darés le Phrygien et Dictys de Crète, et recueillies plus tard par Guido Colonna dans son livre, *De bello troiano*; les guerres civiles de Thèbes chantées par Stace, poète très-aimé au moyen âge, parce qu'on le croyait chrétien; les expéditions des Argonautes et la Toison d'or. Les écrivains du moyen âge font remonter l'origine de la chevalerie ¹ aux Argonautes et à la guerre de Troie; mais on doit chercher cette origine dans les vallées riantes de l'Andalousie, au milieu des fêtes galantes et guerrières des Maures.

2^o L'histoire légendaire ou fabuleuse d'Alexandre le Grand, d'après laquelle ce prince avait étendu ses conquêtes depuis la Chine jusqu'au détroit de Gibraltar; on racontait que le détroit avait été découvert par lui et la Chine conquise par ses armes. C'est dans le livre attribué à Callistrate et intitulé *Gesta Alexandri magni* que les poètes du moyen âge puisaient les sujets de leurs poèmes. Dans le *Cycle du Renard* les hauts faits d'Alexandre embrassent sept mille vers.

3^o Charlemagne; ce prince avait fait de trop grandes choses pour que la fable ne se mêlât pas, un ou deux siècles après sa mort, à l'histoire de sa vie. La vérité historique commence à être altérée dans la chronique de Saint-Gall au ix^e siècle; elle l'est surtout dans la chronique du faux Turpin au xi^e. La fable s'étendit à ses paladins; et par amour du merveilleux, en chantant la défaite de Roncevaux, on substitua les Sarrasins aux Basques. Mais Charlemagne paraît moins grand dans l'histoire fabuleuse que dans l'histoire véritable. Les paladins y gagnent au contraire; Charlemagne est l'Agamemnon du moyen âge, Roland en est l'Hercule.

4^o Arthur était un des princes gallois au vi^e siècle, et il combattit avec valeur contre les Saxons qui occupaient l'Angleterre. Au ix^e siècle la fable s'empara de la vie de ce prince, et elle se développa au

¹ Furterer, poète bavarois du xv^e siècle, fit l'histoire de l'origine de la chevalerie, et il la fait remonter aux Argonautes.